

Eidolons

Lorraine Simms

5 novembre – 10 décembre 2022

La trace immatérielle d'un être vivant.
Des ombres. Une présence. Comme des apparitions.

La série de dessins créée pour cette exposition a été réalisée lors de deux résidences de quelques semaines au Musée américain d'histoire naturelle de New York dans le département de mammalogie puis, durant plusieurs mois en atelier. Seule dans les réserves de l'institution, Lorraine Simms a pu choisir, dans un processus assez instinctif, des os et des crânes selon leur forme mais aussi leur valeur symbolique. Les espèces qu'elle a sélectionnées sont en danger, vulnérables ou en voie d'extinction, et proviennent de l'Afrique et de l'Amérique du Nord. Cette façon de les représenter – par les ombres projetées de leurs os – n'est donc pas anodine, elle est à la fois précise et vaporeuse, comme pour tenter d'en fixer la présence spectrale avant leur disparition complète. Mais ce ne sont pas les vivants, ou ce qu'il en reste, qui sont les sujets des œuvres, ce sont les formes créées par la lumière. Leur immatérialité. Eidolons.

Dans les réserves du musée, l'artiste fait naître les ombres et en articule des compositions grâce à un jeu d'éclairage disposé autour de l'os déposé par quelques points d'appui sur un papier. Elle en trace les contours et note les intensités de lumière pour ensuite les défaire quelques heures plus tard. Décomposition. Il s'agit là presque d'un acte performatif, dans la mesure où ces compositions ne pourront plus être précisément reproduites et que tout le corps de l'artiste est sollicité lorsqu'elle travaille avec des os de grande taille qu'elle doit déplacer et tracer. Il y a quelque chose de furtif dans la captation de ces spécimens rares, bien que par la suite, en atelier, le travail prenne de nombreuses heures. La durée de réalisation d'un dessin – parfois plusieurs mois – ouvre la possibilité d'une temporalité différente, où le temps s'étire dans la fixation d'un instant précis qui déjà n'est plus.

On sent que quelque chose est en train de disparaître et qu'on a voulu le capter pour le retenir un peu.

Les os et les crânes semblent flotter au centre du papier, une suspension illusoire créée par la lumière qui multiplie la forme, comme si celle-ci avait été superposée à une autre ou encore comme si elle était en mouvement. Les ombres reproduisent avec précision la forme de l'os tout en multipliant les angles, ce qui nous donne l'impression d'en faire le tour. En reproduisant leurs ombres, au lieu de leurs détails précis, Simms fait naître de nouvelles formes sur le papier ; on reconnaît souvent celle d'un os, d'une partie du corps, mais on peut facilement y voir d'autres images.

Apparitions. Ce jeu se fait à mesure que l'on observe les dessins. Même l'artiste ne sait pas trop ce que cela donnera avant d'avoir terminé ; l'équilibre entre l'intensité des ombres et leurs formes est difficilement prévisible. Matérialité inattendue.

La texture du crayon sur le papier est bien présente, les couches de graphite, ou de conté, apportent transparence et profondeur. Par contre, le trait de crayon de Simms n'y est pas visible. Ce ne sont pas, pour elle, des dessins émotionnels., Elle ne doit pas laisser sa trace. Disparition. Elle se retire pour permettre à un espace d'exister, un espace entre notre présence et celle des animaux, dans lequel on se dépose, où l'on peut vivre ce contact sans la présence d'une autre subjectivité.

L'artiste a l'habitude de travailler en série en reprenant toujours les mêmes paramètres. Ici, elle n'a d'autre choix que de réaliser des œuvres de tailles différentes puisque c'est l'os ou le crâne qui en détermine la dimension. La grille qui remplit l'arrière-plan des dessins est chaque fois légèrement différente et ne sert qu'à évoquer la pensée rationnelle, le côté cartésien de la science. Parfois, la grille et le papier sont légèrement colorés, mais pour l'exposition à OBORO, Simms a choisi d'évacuer la couleur. L'accrochage des œuvres est aussi pensé pour apporter une couche supplémentaire de neutralité. Les dessins sont présentés sans passe-partout dans des boîtiers qui rappellent les dispositifs de conservation muséale. Les titres indiquent les noms latins de chaque espèce ainsi que leur numéro de classement. Bien que ces paramètres de présentation nous suggèrent un contexte de recherche et de

démonstration scientifique, l'intention n'est pas la même. Simms ne veut pas hiérarchiser les espèces et la valeur accordée à certaines parties de leur corps, mais plutôt les traiter de manière égale et avec respect, pour ce qu'ils ont été : des êtres vivants. Disparus.

Les dessins habitent l'espace un peu à la manière de sculptures minimalistes, c'est-à-dire qu'ils impliquent un rapport avec nos corps dans l'espace. Les os représentés sont de taille réelle. En nous positionnant devant l'œuvre – mais aussi en lisant son titre car nous ne reconnaissons pas nécessairement l'animal d'emblée – nous comprenons immédiatement le rapport d'échelle ; entre lui et nous, entre les différentes espèces. À partir de cette information, nous pouvons tenter d'imaginer le corps entier de l'animal et entrer physiquement en relation avec sa représentation, sa trace. Notre corps, ainsi impliqué dans l'espace de l'exposition, les os – et les animaux auxquels ils appartenaient – nous semblent un peu plus réels, vivants peut-être pour un instant. Mais les contours de leur présence insistent toujours sur leur absence. Fantomatique.

— Catherine Barnabé